

RHÔNE

LE DÉPARTEMENT



ANÆSTHESIA

Nico and the Navigators & Franui
Georg Friedrich Haendel

LES **nuits**
de fourvière

www.nuitsdefourviere.com



Théâtre musical, Danse
ODÉON

Première en France

4, 5 juillet, 22h

Anæsthesia

Nico and the Navigators & Franui
Georg Friedrich Haendel

Conception, mise en scène
Nicola Hümpel

Composition, transposition, conception
Markus Kraller/Andreas Schett

Scénographie
Oliver Proske

Solistes
Theresa Dlouhy (soprano)
Terry Wey (contre-ténor)
Clemens Koelbl (baryton)

Acteurs
Adrian Gillott
Yui Kawaguchi
Sylvie Merck
Patric Schott
Alberto Spagone
Filippo Andreatta

Et l'Ensemble Franui
Direction musicale
Andreas Schett

Collaboration dramaturgie
Marcel Schwald

Lumières
Arnaud Poumarat

Costumes
Frauke Ritter

Franui
Nikolai Tunkowitsch (violon)
Lydia Westcombe-Evans (violon)
Gabriel Hopfmüller (violoncelle)
Markus Kraller (contrebasse, accordéon)
Angelika Rainer (harpe, voix)
Bettina Rainer (cymbalum, guitare, voix)
Romed Hopfgartner (saxophone, clarinette,
clarinette basse)
Markus Rainer (trompette, cornet, voix)
Andreas Schett (trompette, cornet, voix, direction)
Martin Senftr (trombone, voix)
Andreas Futsch (tuba)

En partenariat avec



GOETHE
INSTITUT

Avec le soutien de

forum culturel autrichien ^{PAR}

ANÆSTHESIA

Anæsthesia est bien plus qu'un salut déférent adressé à Georg Friedrich Haendel à l'occasion du 250^e anniversaire de sa mort. *Anæsthesia*, en vérité, est un foutu pastis, un pot-pourri savoureux, un fameux ragoût aux ingrédients exquis dont le secret de fabrication repose sur l'admiration sincère pour le maître du baroque et l'irrévérence effrontée devant tout classique. Ici tout est paradoxe, tout est donc baroque.

Baroque, la « banda » Franui qui enchaîne en quatre-vingt dix minutes une suite de trente-deux airs, célèbres ou méconnus, cueillis en parcourant l'œuvre de Haendel. Cet ensemble instrumental réunit une douzaine de musiciens formés depuis l'enfance à la pratique orchestrale dans leur village du Tyrol oriental. Leur charme et leur renommée tiennent à leur manière insolente de subvertir la rigueur classique par le panache des cuivres de fanfare, la couleur du traditionnel hackbrett autrichien – un cymbalum en guise de clavecin! – ainsi qu'à leur façon réjouissante de converser avec la soprane, le contre-ténor et le baryton.

Baroques, elles aussi, les mille fantaisies, acrobaties, mimes, poèmes gymniques, instantanés de danse expressive, tableaux vivants, grimaces et bouffonneries verbales... dont les « navigateurs » de Nico ornent cette charpente musicale, qu'ils défient, narguent et exaltent.

Pour *Anæsthesia*, les navigateurs enrôlés dans l'équipage de Hümpel & Proske sont au nombre de six. Oliver Proske leur inventa un espace de jeu aux lignes épurées, des architectures scéniques convertibles selon les caprices de leurs imaginations. Nicola Hümpel les a guidés, comme à l'ordinaire, dans des improvisations dirigées qui, après des semaines et des mois de recherches et d'explorations, fournirent la matière de ce récit scénique, plastique, corporel, chorégraphique, vocal, musical...

Georg Friedrich Haendel pratiquait l'art du pasticcio, recyclant ses propres œuvres. *Anæsthesia* est un plaisant pasticcio d'aujourd'hui, un collage expérimental, treizième et avant-dernier opus de Nico and the Navigators.



ENTRETIEN AVEC NICOLA HÜMPEL

Nicola Hümpel, vous avez étudié l'architecture aux Beaux-Arts de Hambourg. Votre compagnon, Oliver Proske, est également architecte et scénographe, connu pour ses créations de design industriel. Un beau jour de l'année 1998, ensemble vous fondez une compagnie théâtrale que vous baptisez à la mode anglaise Nico & The Navigators. Comment êtes-vous passés des arts plastiques aux arts du spectacle ? Est-ce l'exemple magistral d'Achim Freyer, peintre, décorateur, costumier puis metteur en scène, dont vous avez suivi la classe internationale en 1992 au Bauhaus Dessau qui vous a conduits à la scène ?

Dessau était en République Démocratique Allemande. Très vite après la chute du mur, la Fondation Bauhaus Dessau, pour renouer avec les travaux historiques d'Oskar Schlemmer et ranimer la tradition des recherches interdisciplinaires, organisa une Internationale Bühnenklasse qui réunissait des plasticiens, des dramaturges, des acteurs, des chanteurs... L'expérience n'a duré qu'un an.

L'un des enseignants était Achim Freyer, qui avait jadis étudié auprès de Bertolt Brecht, et qui dirigeait alors son Freyer-Ensemble. La façon dont il mêlait la danse, la musique et le langage m'a beaucoup plu. Il essayait toujours de deviner les points forts des artistes et favorisait ainsi dans sa compagnie la multiplicité des qualités. J'étais alors très indécise et il m'a fait comprendre que quelqu'un qui vient des arts plastiques c'était son cas, peut passer à la mise en scène.

Aujourd'hui, je dois l'avouer, son travail ne m'inspire plus vraiment. Je ne le suis plus. Trop naïf, ou bien trop... Je suis d'une autre génération, j'ai un autre humour. Par exemple, j'ai été très marquée par Bob Wilson. Son *Parzifal* que j'ai tant aimé, son *Black Rider*... Ensuite, j'ai pris mes distances. Mais, sans lui, je n'aurais jamais fait ce que j'ai fait.

Le Bauhaus Dessau est-il une institution pluridisciplinaire comme l'est par exemple la Folkwang Hochschule à Essen où Pina Bausch fut formée et où elle enseigne ?

Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'une archive où l'on tente de redonner vie à des idées anciennes mais qui n'est plus une institution pédagogique. C'est un lieu de pèlerinage muséal pour se remémorer les vieilles histoires.

Notre seul rapport effectif avec la tradition du Bauhaus, c'est que Oliver Proske fut à Hambourg l'un des derniers élèves de Dieter Rams, très célèbre designer industriel, mondialement connu pour avoir créé la ligne des objets Braun, et qui a formé la dernière génération du Bauhaus.

C'est pourtant bien au Bauhaus Dessau qu'en avril 1998 vous avez créé votre premier spectacle, ou du moins le premier spectacle figurant au répertoire de Nico & The Navigators ?

Effectivement. Nous avons commencé très tôt à faire de petites installations, des performances. Il y a différents langages, le langage du corps, le « gestus », le langage des yeux, et bien sûr le langage de la langue. Nous recherchions ce qui peut se passer au-delà de la langue. Ce n'est que lorsqu'on parvient à réunir ces divers langages qu'on parvient à une forme de vérité. Le premier spectacle, *DenkVorGang*, date en fait de 1996. Il a été réalisé dans cet esprit à Dessau, et suivi par *Ich war auch schon einmal in Amerika* en 1998. L'année suivante, en 1999, les Sophiensäle nous adoptaient à Berlin, ce lieu vital pour les compagnies indépendantes. Mais Dessau a continué à nous apporter son soutien pour les cinq créations suivantes.

Nico, c'est évidemment Nicola, accent sur l'antépénultième, vous y tenez. Mais ces Navigators sont-ils des adeptes du burlesque glacial de Buster Keaton ? Certainement si l'on en croit les critiques de vos spectacles qui rivalisent d'invention dans l'usage des épithètes : clownesque, grotesque, irrespectueux, fulminant, pop, ironique, enivrant, virtuose, performant, kitsch, furieux, hystérique...

Nos spectacles cultivent l'art du « slapstick » cher à Buster Keaton mais ce n'est que bien plus tard que j'ai fait le rapprochement avec *La Croisière du Navigator*. D'abord Nico & The Navigators, c'est un joli nom pour une compagnie. Et puis j'utilise ce mot comme on l'a toujours fait en marine pour désigner un membre de l'équipage d'un navire qui décide de la route à suivre. Et, dans notre compagnie, nous sommes tous des Navigators.

Et qui sont-ils, ces Navigators ?

Ils sont tous très différents. Yui Kawaguchi est danseuse, et vraiment danseuse de tout premier niveau. Je ne suis pas chorégraphe et j'ai déjà fait quatre spectacles avec elle. Ce qu'elle apprécie particulièrement chez nous, c'est la part qu'on accorde au mental dans la danse et la façon très originale dont nous développons les images de danse. Je travaille beaucoup sur les associations et les états mentaux. Elle trouve mon travail très japonais.

Patrick Schott a une formation de décorateur et de comédien. C'est le plus ancien Navigator. Dans *Anæsthesia*, il joue la sculpture. Je travaille volontiers avec lui sur des images calmes à l'extrême. Adrian Gilott est un ancien de chez Lecoq. Il y a aussi un élève de l'école de théâtre où maintenant j'enseigne, la Otto-Falkenberg-Schule de Munich. C'est un véritable homme de théâtre qui travaille les textes avec un soin tout particulier. Dans son œil, on remarque son sens du double fond.

Quelle est votre méthode pour souder tous ces êtres si différents ?

S'il faut la résumer, la façon dont nous faisons éclore et se développer les contenus est un point de départ capital. Il n'y a pas d'abord l'idée, puis la traduction de l'idée. Nous partons d'un débat pour aboutir à un thème qui conduit à une improvisation d'où vont naître les textes, les images, les mouvements, les sons... Vient enfin le tri qui détermine la composition.

Avec les Navigators, les répétitions peuvent durer trois ou quatre mois. Elles ont pour objectif d'éviter que la langue parlée ne masque la qualité du langage corporel, du gestus général. Elles sont destinées à dissocier les différents langages, à isoler les différentes composantes. Je ne viens pas du théâtre de texte. Je viens du corps et de l'image et, dans mon enseignement à l'école de théâtre de Munich, je suis toujours étonnée de voir comment on peut développer un texte à travers le corps.

Mes répétitions reposent essentiellement sur la technique de l'improvisation induite, ou guidée, « eingeleitete Improvisation ». Pendant les improvisations, je suis assise, comme cela, et j'aimerais tant être à l'intérieur de l'acteur. Je parle à voix basse, en parallèle. Je souffle aux comédiens, aux danseurs, aux chanteurs... de nouvelles petites tâches à accomplir. Je leur murmure en permanence quelque chose afin qu'ils ne puissent pas penser : ils doivent seulement s'explorer eux-mêmes. Je joue le rôle d'un guide. Je donne des conseils, je fais des propositions. L'exercice évolue et s'enrichit au fur et à mesure que l'improvisation se déroule.



À un chanteur, je demande un air, le premier qui lui vient à l'esprit. Puis je lui demande de sourire en chantant. Et tout en souriant, il doit chanter de plus en plus fort. Et si j'affirme que chanter est interdit, il doit chanter de plus en plus doucement. Je demande toujours des émotions et des adjectifs qui disent les sentiments. Plus je donne des tâches que l'interprète exécute sans penser, plus il mène sa recherche propre. Quand il a trouvé son adrénaline, quand il s'est fait son propre film, quand il a trouvé son propre langage, je m'en vais et il devient son propre Navigator. C'est le moment que j'attends.

Je lance un exercice : il lit le journal, il a une bouteille d'eau, de temps en temps il boit de l'eau, il mâche une gomme, il fume une cigarette. Il s'efforce toujours de bien faire mais le moment arrive où rien ne va plus, d'autant que je travaille toujours sur l'accélération et le ralentissement du mouvement. Il finit par perdre le contrôle de la situation : il se met à mâcher tout en fumant. Naissent alors des instants qui relèvent du «slapstick», de la succession de gags burlesques dans l'enchaînement des mouvements et dans la mimique. Pour moi, c'est passionnant. Alors j'interviens : je lui fais remarquer ce qui se passe avec son corps. Il doit trébucher avec dignité. Il libère alors quelque chose de très humain. Mais je ne peux jamais dire où nous conduira l'exercice. Expérimenter et échouer est un des principes de ce jeu : « Échouer avec plaisir et auto-ironie. » Ainsi que le principe dualiste : si je dis bonheur, je dis aussi malheur, afin que l'abîme soit toujours présent.

J'utilise le concept de «multitask», multi-tâches dans ma compagnie, je parle anglais. L'empilement de consignes, l'excès d'exigences provoque un dérèglement des différents langages et aboutit à une perte de contrôle comique, ce qui fait surgir des choses d'ordinaire invisibles. Cet excès des tâches amène l'exécutant à dire : « Assez ! Je choisis moi-même mon chemin. » À ce moment-là, il prend les commandes du navire et devient son propre Navigator, à plein titre.

Pina Bausch vous a-t-elle beaucoup impressionnée ?

Oui, et comment ! J'ai presque tout vu en vidéo. Et sur scène *Nelken, Café Müller...* Dans son langage elle était très douce. Depuis qu'elle n'est plus là, nous considérons comme notre devoir de travailler d'une façon encore plus radicalement poétique.

Je crois à la poésie, à l'inverse de beaucoup de mes contemporains. Je crois aussi à une sorte d'espace théâtral qui peut nous sauver dans de nombreuses situations de la vie où l'économie devient prépondérante. Il existe pour moi un espace de l'imagination qui soudain ouvre la voie à de nouvelles valeurs. C'est pour cela que nous vivons.

Ce qui m'importe le plus, c'est de faire du théâtre pour chacun. Nous faisons un théâtre qu'un enfant et un intellectuel d'un certain âge peuvent consommer relativement de la même façon.

Je crois le public beaucoup plus fin et éclairé qu'on ne le pense. Nous vivons dans un monde de la distraction mentale, dans un environnement d'ordinateurs et de téléphones. Quand un téléphone a sonné, il faut vingt minutes pour retrouver la concentration. Je crois qu'il est bien que sur scène on retrouve ces moments de calme où l'on peut s'absorber. On y parvient très bien avec la musique et le chant. À partir de l'instant où l'on revient à soi-même, on constate qu'il y a dans le public un grand désir de ce calme où l'on peut entendre tomber une épingle. Nous agissons dans un domaine intermédiaire : nous ne faisons pas un théâtre de texte, nous ne faisons pas de la danse, nous ne faisons pas un théâtre musical... Qui sommes-nous ? Actuellement nous sommes de plus en plus dans le domaine du théâtre musical, parce que nos travaux sont pensés et composés en fonction de la musique.

Vous qualifiez *Anæsthesia*, de «pasticcio» selon Haendel, c'est-à-dire de pastis, de ragoût ou de pot-pourri...

Notre démarche est un peu insolente, c'est une sorte d'affront lancé à Haendel. Haendel avait l'habitude de se servir là où il le pouvait. Sans crainte ni scrupule, il piquait ça et là des airs, des mélodies...C'était un homme d'affaire européen extraordinaire, il voyageait énormément, trouvait ses interprètes de tous côtés, utilisait des castrats...

Le « pasticcio », à l'époque, était un genre très apprécié. Aujourd'hui, quand on dit pot-pourri, il y a coloration négative. Nous autres, avec un total respect de la musique de Haendel, nous avons essayé de présenter quelques-uns des aspects de Haendel, y compris ses abîmes. Nous avons fait un « pasticcio » à partir de 32 morceaux tirés de 28 opéras différents.

Considérez-vous vos trois solistes et les douze musiciens de la Banda Franui comme des Navigators ?

À plein titre. Le dramaturge de Jürgen Flimm nous a présenté les Franui à la Triennale de la Ruhr. Il était convaincu que nous devions faire connaissance. L'harmonie a été immédiate, tout comme le plaisir de travailler ensemble. Nous avons été séduits par cet ensemble qui vient d'une vallée encore très peu touristique du Tyrol oriental, à la frontière des Dolomites italiennes. Depuis l'enfance ils font de la musique ensemble. Il y a un groupe de trois frères et sœurs. Six d'entre eux ont étudié dans une institution monacale. D'autres sont mariés. Leur petit village s'appelle Innervillegraten mais ce sont des intellectuels ouverts au monde et célèbres dans le monde entier. Mais ils ont gardé leur charme et un très fort accent tyrolien. Deux d'entre eux parlent à peine le haut-allemand. Nous avons trouvé chez eux une très grande virtuosité et précisément le même climat que chez les Navigators.

Nous voulons rendre vivante, vivable pour aujourd'hui, la musique de Haendel. Nous voulons qu'on puisse l'aborder et la traiter comme une chanson pop et la rapprocher de nous. C'est précisément ce que font les Franui. Mais dans cette démarche nous n'avons pas ignoré le passé. Nous avons essayé d'entrer complètement dans l'époque, de comprendre la musique de Haendel à partir des données de l'époque, à partir de la philosophie, de la peinture, de l'histoire.

Le groupe des Navigators et de la Banda Franui, sait des choses sur la guerre de trente ans, connaît la décadence et les fastes des cours princières de l'époque. Ils entrent dans cette musique avec le bagage indispensable pour en comprendre les ressorts. Et ensuite, ils utilisent la musique de Haendel comme une espèce de drogue, une façon d'opium, d'où le titre *Anæsthesia*, une narcose.

Et in Arcadia ego...

Cette citation est pour nous la nostalgie. Cette musique dans laquelle nous avons baigné, ce paysage, cette ivresse, cet opium... Et l'Arcadie connaît aussi la mort.

Propos recueillis par Michel Bataillon, février 2011.

FRANUI MUSICBANDA

« L'instrumentation d'une Tanzkapelle (orchestre de danse) se prête aussi à l'interprétation de marches funèbres ». C'est grâce à ce postulat étonnamment simple que l'ensemble Franui s'est fait connaître. Ces musiciens originaires de l'Est du Tyrol se promènent entre rires et larmes, au son des violons, clarinettes, saxophones et trompettes, tuba, trombone, contrebasse, cymbalum, harpe, guitare et accordéon.

Fondé en 1993, l'ensemble a rencontré un très grand succès en participant au Singspiel *Steine und Herzen*, présenté dans le cadre de la Ruhrtriennale 2005, ainsi qu'avec *Wo Du Nicht Bist* et le concert mis en espace *Nur ein Gesicht* aux Bregenzer Festspiele.

Cinq enregistrements ont été publiés (dont tout récemment *Schubertlieder* et *Brahms Volkslieder* chez le label col legno). Tous ont reçu un excellent accueil critique et public.

Leur double album *Ende vom Lied* a obtenu le Prix de la Critique musicale allemande 2005.



LA BOUTIQUE

«Retrouvez l'univers..... à l'espace boutique du Festival.»



Ce programme a été imprimé sur du papier PEFC avec le soutien du Groupe SAUR





LIPÉNCES 136210-10421 - SIRET 4880562500010 - CONCEPTION ANDRÉ RODDIGHIERO, FABRICE HALESQUEBAEHER - RÉALISATION FRANÇOIS GARNIER // IMPRIME SUR PAPIER PEFC - AVEC LE SOUTIEN DESAUR

www.nuitsdefourviere.com | billetterie 04 72 32 00 00
